

Les nègres et nous

Entre les nègres et nous, il y a maintenant le jazz, le charleston, le black-bottom et quelques autres motifs analogues d'amitié et de parentage. Parce qu'ils se sont enfin décidés à répondre à nos avances, et voilà leur réponse, écrit M. Porta dans la « Tribune de Lausanne ».

Des siècles durant, il faut bien le dire, les rapports entre eux et nous avaient commencé par être un peu tendus. Ils nous connurent d'abord, nous, les blancs, comme négriers, ce qui n'était pas pour nous rendre sympathiques. Ensuite, un peu moins féroces, mais tout aussi péremptoires, comme colonisateurs. Ce fut la seconde ruée de notre monde sur le leur. On ne les traquait ni ne les massacrait plus systématiquement : on se partageait simplement leur pays, leur permettant au surplus d'y rester, en payant de justes taxes.

Après quoi, nous leur envoyâmes des missionnaires. Histoire de les rassurer, de les consoler, de les apaiser. De leur dire: « Vous ne nous valez ni comme croyance, ni comme intelligence, ni comme force et organisation matérielles, et c'est pour cela que, en bonne justice, nous avons fait main basse sur vos territoires. Mais maintenant que l'affaire est réglée, nous n'avons plus de raisons de ne pas vous avouer qu'au fond nous sommes frères, puisque nous avons le même Dieu, vous et nous. Dépêchez-vous donc de croire en Lui et de l'adorer ».

L'Afrique ne répondait rien. Pendant des siècles, elle n'a pas répondu, suffisamment occupée à voir venir, à voir venir et envahir son sol, ces Blancs étranges, brandissant tour à tour la carabine ou la Bible, les uns fournisseurs d'alcool, les autres de remèdes et de prières.

Elle tâchait de ne pas trop se laisser entamer; c'était tout ce qu'elle pouvait faire. De ses quelque 130 millions de nègres, quelques dizaines de milliers, sur les côtes et autour des stations, obéissaient à la voix des missionnaires : les autres, à l'intérieur, continuaient la vie des ancêtres, les femmes pilant le mil en portant leur progéniture sur le dos, les hommes mimant des danses guerrières, tatoués, armés de longues lances.

La vraie connaissance, la vraie pénétration réciproque, ça date de la grande guerre. Parce que leurs protecteurs leur ont fait l'honneur de les convoquer à venir se faire tuer sur nos champs de bataille. Ce qu'ils ont fait, en immenses bandes. Cependant quelques-uns, qui ne réussirent pas à mourir, retournèrent dans leurs tribus et contèrent tout ce qu'ils avaient vu au cours de leur inoubliable randonnée en pays blancs : les grandeurs, l'héroïsme, et aussi la fête. Et par ces récits, enfin, l'Afrique a commencé à vraiment comprendre ; et maintenant, souriante, la voici qui vient à nous.

Souriante, d'un bon sourire complice, — « Cette fois, nous sommes au fait. Somme toute, vous êtes des hommes comme nous. Vous vous êtes entredéchirés, comme nous le faisons nous-mêmes. Et puis, à cette heure, vous fêtez la grande bamboula de la paix retrouvée ; voilà qui nous va, à nous aussi ! Vos missionnaires ne nous avaient pas tout dit, ou plutôt ils ne représentaient qu'une partie d'entre vous, une minorité. Nous avons cru toute l'Europe en prière ; nous savons maintenant que, quand elle ne se bat pas, l'Europe danse, surtout. Chic, parce que nous adorons la musique et la danse, nous aussi. Nous allons vous envoyer nos artistes : vous verrez ça ! »

Est venu alors ce renouvellement, ce changement total dans la situation. Nous ne faisons auparavant qu'exporter ; aujourd'hui, la balance exportation-importation s'égalise. On a pris contact, on s'est tâté mutuellement ; on sait où l'on va. Nous continuons à leur envoyer des administrateurs et des missionnaires ; ils nous paient en danseurs et en orchestres. C'est l'harmonie, dans l'égalité des deux parties.

Etant donné le genre de leur marchandise, leur ambassadeur, et ce fut très intelligent de leur part, est une ambassadrice, S. E. Joséphine Baker, qui a fixé sa principale résidence aux Folies-Bergères de Paris. Avez-vous vu Joséphine Baker ? C'est, on peut le dire, la danse personnifiée. Ses audiences sont des contorsions, des glissements, des aplatissements, de grands écarts, des déhanchements et des trémoussements du ventre.

Elle lève la jambe mieux encore qu'une blanche, et plus de fois à la minute. Aussi tout un peuple d'admirateurs enthousiastes se presse-t-il chaque soir à ses réceptions. Surtout que pas n'est besoin d'interprètes pour l'approcher. Ayant compris une fois pour toutes les aspirations et les désirs de son public, elle y répond, riant de toutes ses dents blanches, par des gestes, des gestes on ne peut plus explicites. Un vrai type d'ambassadrice; « the right woman at the right place ».

Cependant que **won** armée, elle, a pris possession de tous les bars du vieux monde, de

Les nègres et nous

(Suite et fin)

Au rancart la valse, le menuet, le quadrille, la polka, ces glissements mesurés et ridicules où se complurent nos naïfs aïeux; ce qu'il faut, sans voiles et sans conventions, c'est le rythme même de la vie telle qu'elle est, languoureuse ou trépidante; la reptation sournoise du serpent en chasse, les sauts du singe, les ruades du buffle affolé, l'appel haletant de la femelle au mâle et du mâle à la femelle. Au rancart les instruments malhabiles d'un Listz, d'un Beethoven ou d'un Mozart; ce qu'il nous faut, à nous, c'est de quoi faire de la vraie musique, de la musique directe, inspirée par des bruits réels au lieu de simagrées. Même le tambourin est trop peu nature; en avant les casseroles, les trompes d'auto, la vaisselle brisée, les sifflots des trains, et des pétards pour marquer la mesure! Ça au moins, ça vit, ça chante, ça hurle, ça a de l'âme, du coeur et des reins! C'est l'art pur, l'art d'Afrique.

Quelle revanche, hein? Et quelle leçon pour ces pauvres vaniteux de civilisation que nous étions!

A vrai dire, eux-mêmes, nos nouveaux maîtres, sont épatés de notre entrain, de notre intelligence et de nos aptitudes. Non contents de les imiter, nous les avons dépassés, en un rien de temps. Parce qu'eux, tout de même, restent des primitifs. Leurs danses avaient gardé, chez eux, quelque chose de grave et de sacré. Avec nous, elles sont immédiatement devenues canailles, et ils se tordent d'aise.

C'est aussi que nous avons des ressources qu'ils n'ont pas. Leurs femmes, simples, en étaient au nu; les nôtres ont le déshabillé, qui marque, en matière de culture, des siècles d'avance. Ou alors les négresses, très généreuses du haut de leur corps, voilent plutôt le bas, alors que chez nous on observerait la tendance contraire. Mais tout s'arrangera; nous sommes très intelligents et pleins de bonne volonté. Nos précepteurs nègres se déclarent fiers de nous.

C'est la grande bamboula. Et tous ces noirs qui regardent en battant la mesure de leurs mains n'en peuvent plus de plaisir; ils rient de tous leurs yeux blancs, de toutes leurs dents blanches, et lancent un cri rauque d'encouragement, un cri de fauve, quand la ronde menace de faiblir. Parce qu'il ne faut pas qu'elle faiblisse, maintenant qu'ils sont venus pour ça! Il faut qu'elle tienne jusqu'au bout, jusqu'à épuisement! Ils battent la mesure, tressaillant de fierté, de joie ironique et d'espoirs soigneusement inavoués.

C'est la grande bamboula... Et c'est, Joséphine Backer et tous les autres, la grande revanche. Au fait, si nous nous rappelons telle page d'histoire coloniale, et ceci, et cela, et rien que la «Case de l'oncle Tom», nous sommes bien obligés d'honnêtement avouer qu'ils ne l'ont pas volée, les nègres, cette revanche. Mais il n'y a pas à dire; ils la prennent bien!